



Luc Deborde
Nicolas Kurtovitch

L'affaire Jennifer Leight

POLAR

 Editions
Humanis

L'Affaire
Jennifer Leight
Luc Deborde
Nicolas Kurtovitch



Couverture : illustration originale de Luc Deborde



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 32059
98897 – Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com



ISBN papier : 979-10-219-0304-3
ISBN versions numériques : 979-10-219-0320-3

Mars 2018

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 173 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Chapitre un.....	4
Chapitre deux.....	7
Chapitre trois.....	9
Chapitre quatre.....	12
Chapitre cinq.....	17
Chapitre six.....	24
<u>Chapitre sept.....</u>	<u>30</u>
<u>Chapitre huit.....</u>	<u>34</u>
<u>Chapitre neuf.....</u>	<u>39</u>
<u>Chapitre dix.....</u>	<u>43</u>
<u>Chapitre onze.....</u>	<u>47</u>
<u>Chapitre douze.....</u>	<u>53</u>
<u>Chapitre treize.....</u>	<u>59</u>
<u>Chapitre quatorze.....</u>	<u>64</u>
<u>Chapitre quinze.....</u>	<u>70</u>
<u>Chapitre seize.....</u>	<u>74</u>
<u>Épilogue.....</u>	<u>77</u>

Chapitre un

Il était vingt et une heures quand j'ai franchi la passerelle du ferry. La plupart des gens avaient depuis longtemps regagné leur maison ou leur appartement, et j'étais seul sur le pont supérieur. Je suis resté un bon moment accoudé à la balustrade que l'air humide rendait froide et collante, à regarder les gerbes fluorescentes qui jaillissaient sous l'étrave.

J'étais légèrement nauséux. Un parfum mélangé de sel, de fuel et de crasse urbaine m'irritait la gorge et l'estomac. Lorsque le navire est arrivé au milieu de la baie de Sydney, j'ai respiré l'air du large avec soulagement et j'ai levé le nez pour admirer les constellations que les lumières lointaines des rives laissaient enfin émerger. Du coin de l'œil, j'ai quand même repéré la silhouette en pardessus qui grimpeait l'échelle du pont en titubant.

Le gars soufflait fort et prenait son temps pour viser les marches. J'ai pensé qu'il avait trop bu. À la fin de son ascension, il s'est reposé sur le bastingage à deux mètres de moi, calquant inconsciemment sa posture sur la mienne. C'est une manie de citadin : on s'observe et on s'imites les uns les autres sans y penser, comme des moutons.

Mais les moutons attirent les prédateurs. Sous nos latitudes, les plus redoutables sont les *dingos*, des chiens qui ont redécouvert l'instinct du loup à force d'errer pendant plusieurs générations dans le désert. Tenaillés par la faim, ils en sortent parfois, traversent l'autoroute et s'infiltrèrent incognito dans l'ombre de la ville. Quand ils prennent forme humaine, plus rien ne les arrête.

La silhouette de l'ivrogne est restée longtemps à mes côtés. J'ai continué à regarder le ciel, mais je sentais que quelque chose ne tournait pas rond dans son attitude. Lorsqu'il s'est détaché de la rambarde pour faire mine de s'écrouler sur mon épaule, j'étais prêt. Sa tête m'a heurté le torse, dégageant une agréable odeur de cheveux propres, et sa main s'est engouffrée comme par accident dans la poche de ma veste. J'ai attrapé son poignet avec un grognement victorieux quand il a tenté d'en extraire mon portefeuille.

J'étais sur le point de lui balancer une réplique bien sentie, du genre « pas de ça avec moi, mon bonhomme », mais je n'en ai pas eu le temps. Il s'est tendu comme un arc, a brusquement tourné sur lui-même et m'a envoyé son coude gauche en pleine mâchoire.

Pendant que je titubais, le traître en a profité pour se pendre à ma queue de cheval et me frapper l'arrière des genoux. J'ai basculé et je suis tombé comme un arbre qu'on vient d'abattre, ma tête heurtant le pont à l'arrivée. D'un seul coup, les étoiles se sont décrochées du ciel.

Une forme était penchée sur moi quand j'ai retrouvé mes esprits. Par réflexe, j'ai dégainé mon quarante-cinq et je l'ai mise en joue.

— Tout doux, Niazz, m'a dit l'homme qui me surplombait. Je veux juste t'aider à te relever. C'était une voix que je connaissais.

— Burnett ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'étais en filature. Je surveillais la fille qui vient de te tamponner le museau.

— La fille ? C'était une fille ?

— Une gamine à peine majeure. Pour ta défense, je dois admettre qu'elle a de sacrés réflexes. Elle ne t'a laissé aucune chance.

J'ai rengainé le pistolet, récupéré mon chapeau et saisi la main que Burnett me tendait afin de me relever.

— T'as pris du poids depuis la dernière fois, a-t-il dit.

— Seulement du ventre. Le reste, ça va.

J'ai palpé ma poche. Elle était vide. Voyant mon geste, Burnett m'a tendu mon portefeuille.

—Tiens. Elle l'a jeté avant de s'enfuir. Je crois qu'elle t'a piqué ta monnaie, mais tes papiers sont encore là.

—Avant de s'enfuir ?

—Par-dessus bord. Elle a sauté. T'en fais pas pour elle, c'est une sportive. Elle est capable de regagner la rive avant que le ferry n'y aborde. Je finirai bien par la retrouver.

—Pourquoi tu la files ?

—Son père m'a demandé de la surveiller. Elle est cleptomane. Rien de grave. Il faut bien que jeunesse se passe.

—J'ai passé la mienne sans assommer les gens.

—Chacun son truc.

Mon pouls était en train de redescendre. L'adrénaline qui m'avait submergé s'évacuait progressivement.

Le ferry s'approchait du quai. Nous avons regagné le pont inférieur.

Sous les lumières blafardes qui l'éclairaient, j'ai constaté que Burnett n'avait rien perdu de sa superbe depuis la dernière fois que je l'avais vu. Des yeux clairs, un sourire de porcelaine et sous sa veste entrouverte, un tee-shirt qui moulait des pectoraux grand format et des abdos taillés en tablettes. Ce salaud avait tout ce qu'il fallait pour reprendre le rôle de James Bond.

Nous avons franchi le portillon du quai en compagnie des rares passagers qui nous avaient accompagnés.

—Merci pour ton aide, ai-je dit à Burnett. Je suis content de te revoir après tout ce temps.

—Moi aussi.

—Je suis vraiment désolé pour ce qui est arrivé, tu sais ? Tu faisais du bon boulot.

—T'en fais pas pour ça. J'ai bien vu que t'avais pas le choix.

Il a rentré les mains dans les poches de son blouson et s'est éloigné d'un pas rapide. Je suis resté planté sur le trottoir, le regardant disparaître.

J'ai pensé qu'un café lui ouvrirait toutes grandes ses portes et, certainement, il s'y engouffrerait à la recherche d'un peu de compagnie. Je n'avais même pas eu le réflexe de lui offrir un verre.

J'ai ajusté mon chapeau et je suis parti dans la direction opposée.

Marcher dans la ville entretenait en moi l'illusion que quelque chose pouvait arriver. Qu'on viendrait à ma rencontre, qu'on m'offrirait une promenade, une invitation à un match de basket-ball ou à une partie de billard.

J'habitais loin et il me fallait des forces. Il me fallait retrouver l'envie de rentrer dans cet appartement, retrouver le courage d'affronter une nouvelle nuit de solitude puis une autre journée.

Le bar de Wilfrid était ouvert. J'y suis entré.

Ici, il n'y avait jamais eu de piano, il n'y avait jamais eu de serveur ni de serveuse, seulement Wilfrid qui officiait derrière le zinc. On pouvait s'installer au comptoir ou choisir une table ; cela ne changeait rien, ni au prix ni à l'ambiance.

—Salut, Niazz ! Tu t'es mis du rouge à lèvres ?

—C'est du sang, Wilfrid. Je me suis fait tabasser sur le ferry. Une équipe de rugby néo-zélandaise. Tu sais à quel point ces gars-là sont costauds ! Ça m'a pris un temps fou pour les assommer un par un. Alors, dans la mêlée, il y en a un qui a réussi à me cogner avant que je ne lui règle son compte. C'était vers la fin, je commençais à me fatiguer et...

—Eh, Niazz, il est presque onze heures.

—Quand je serai soûl, tu me ramèneras chez moi, d'accord ?

—Ça n'arrivera pas, mon vieux. On est lundi, je vais fermer.

— Wilfrid, pourquoi ne m’emmènes-tu pas quelque part ? On pourrait aller jusqu’en haut de William Street et redescendre par Rushcutters Bay ?

— À chaque fois que tu me le demandes, je te fais la même réponse : j’ai quelqu’un qui m’attend à la maison !

— Quelqu’un qui t’attend…

Le whisky n’est pas parvenu à dissoudre la boule coincée dans ma gorge. Je suis sorti quand même, puisqu’il le fallait.

J’ai marché, marché, sans réussir à me perdre. Je cherchais des airs à fredonner, mais ça ne venait pas. J’ai compté mes pas jusqu’à ce que la combine me ramène devant mon appartement. Personne n’avait forcé la porte. Dans ce quartier, ça n’arrivait même pas aux banques.

J’ai attrapé ma trompette et je l’ai serrée contre moi. Son métal froid m’a meurtri les côtes.

Pour moi, la musique était la clé de tout. J’avais toujours eu beaucoup de difficultés avec la discipline, mais s’il y avait une chose à laquelle je ne dérogeais pas, c’était le travail auquel je m’astreignais chaque jour avec mon instrument. Ça faisait six ans que ça meublait mes insomnies.

Au début, j’avais eu un mal fou à comprendre comment sortir douze notes avec trois pistons. Mon erreur était qu’il n’y avait rien à comprendre. La trompette, ça se joue avec le cœur. Pas besoin de calculer, il fallait seulement sentir, désirer et faire corps avec l’instrument.

Mon vague à l’âme m’a inspiré de beaux trilles. Il m’a semblé que j’avais un peu progressé, un sentiment rare au bout de tant d’années de travail. Je me suis couché quand mes doigts sont devenus douloureux.

Chapitre deux

Je me réveille à sept heures. Je sors et remonte New Beach Road à pied. La rue est vide. Il fait beau pourtant. Le fond de l'air est net, comme s'il venait juste de pleuvoir. Le ciel bleu est très haut, sans nuages. Dans quelques heures, quand tout le monde aura gagné sa petite place dans la cité, il sera descendu, et moi avec. Mettons ça sur le dos de l'attraction terrestre.

Je ne me lasse pas de parcourir ces rues. Même si j'ai un paquet d'erreurs à mon actif, je ne voudrais pas les avoir commises ailleurs qu'ici. Certains de mes copains de collège rêvaient de découvrir le vaste monde ou l'air aride du *bush*. Très peu pour moi. Cette ville m'enveloppe et me rassure.

Au premier carrefour, j'attaque Bayswater Road d'un pas alerte. La voie monte et elle est assez longue, autant prendre tout ça d'un bon pied. Je suis sorti le ventre vide. Arrivé au sommet, j'entre dans le snack-bar de la fontaine.

— Oh, le Grec, tu es là ?

Madame est à la caisse, c'est elle qui me répond. On travaille en famille dans la société grecque. Le patron est plutôt là pendant la nuit, avec les neveux. En journée, sa femme tient le comptoir avec les cousins. Cousins et neveux tout juste arrivés du pays. Pendant ce temps, les fils et les filles se préparent une parfaite éducation au collège ou au cours de comptabilité.

— Vous êtes bien joyeux, Monsieur Saric !

— Je ne m'en suis pas aperçu en me levant ce matin, mais si vous le dites, alors...

— Faim ou soif ?

— Les deux, merci.

Elle m'apporte de quoi me remplir l'estomac, accompagné d'un litre de café.

Je sors de là un peu avant huit heures. Un taxi jaune passe, je le réquisitionne. Il me lâche au coin de Castlereagh et de King Street. Encore cinq minutes de balade à pied et je suis dans Bligh Street. Je pousse la porte de l'immeuble où je passe mes journées, au deuxième étage-droite. À côté de cette porte magnifique, tout en chêne du Victoria, une plaque en cuivre éclaire les visiteurs : « COOPER & SON *Detectives* ». Ce que la plaque ne dit pas, mais qu'on peut lire sur l'entrée des bureaux, est censé convaincre les clients indécis : « Rapidité, discrétion, efficacité ». Pour le prix, on voit au cas par cas.

Moi, Niazz Saric, je suis détective chez Cooper & Son. À vrai dire, je suis Cooper & Son tout entier. Le « *son* ; » qui devait hériter de l'affaire à la mort du fondateur n'a jamais existé. Le Vieux m'a couché sur son testament à mon insu. À son décès, en l'absence de parent connu, le legs n'a pas posé de problème. Pour lui rendre hommage, je me suis juré d'être le fidèle exécuteur de sa volonté en matière de rapidité, discrétion et efficacité.

Ça ne m'a pas empêché de transformer cette affaire florissante en une boîte quasiment moribonde, un an à peine après avoir repris le flambeau.

Rien ne m'avait préparé à ce boulot. En sortant du collège, je voulais devenir ethnologue. Ma première année d'université avait filé à toute vitesse. J'adorais ce que je faisais. Mais quand mon père est mort, je me suis retrouvé à sec.

Un matin, alors que je traversais Bligh Street, mon œil s'est attardé sur la belle plaque de cuivre de Cooper & Son. Juste au-dessus figurait un petit carton couvert d'une écriture manuscrite élégante : « Recherchons jeune homme dynamique, intelligent et patient. »

Je ne pensais pas avoir les qualités requises, mais je n'avais rien à perdre et j'ai tenté le coup. Le Vieux m'a eu à la bonne et m'a engagé sur-le-champ.

Cooper s'occupait des affaires de divorce, des enfants fugueurs et des héritiers introuvables. Rien de très dangereux. La maison avait bonne réputation et la clientèle ne lésinait pas sur le paiement des notes de frais ni sur les « cadeaux » en cas de réussite.

J'ai vite compris que les vertus premières du bon détective sont le silence, la discrétion et la patience. Surtout la patience. Il fallait savoir transformer une voiture en palace avec baignoire et salle à manger, savoir faire durer l'heure de nuit passée debout, à l'abri d'un arbre, moins longtemps qu'une minute. Et cette patience-là, cette patience si rare, j'ai découvert que je l'avais.

Après six mois d'efforts assidus, j'ai hérité des boulots les plus pénibles, essentiellement des histoires de divorce. C'était celles qui rapportaient le plus, et le Vieux ne voulait prendre aucun risque. Je ne l'ai pas déçu. Deux ans après mes débuts, j'étais promu bras droit du patron. J'imagine que c'est à ce moment-là qu'il a eu l'idée saugrenue de me léguer l'affaire.

Ça aurait dû être ma chance. Mais lorsque Cooper a disparu, la prospérité de l'agence s'est envolée avec lui. J'ai dû me résoudre à licencier les détectives un par un. Ça a fini par Burnett, qui était pourtant doué.

En toute honnêteté, le sort n'était pas l'unique responsable de cette dégringolade. Les divorces, les fugues, les héritiers, ça allait tant que Cooper était là. Mais lorsque je me suis retrouvé aux commandes, mon mauvais caractère a repris le dessus. Les cocus et les fils à papa me fatiguaient. J'en renvoyais la plupart avant qu'ils n'aient eu le temps de formuler leur demande. La réputation de Cooper & Son en a pris un sacré coup et son compte en banque a sombré dans un gouffre.

Je repense à tout ça en grim pant les marches. Puis j'essaye d'oublier, comme chaque matin.

J'ouvre la porte qui donne sur les deux seules pièces encore dédiées à l'agence. À l'époque de sa splendeur, elle occupait tout l'étage.

Une belle journée à ne rien faire commence. Il n'y a pas de courrier. Le téléphone ne sonnera pas.

Je délaisse le bureau où trône une machine à écrire obsolète et m'assois dans la salle d'attente, face à la bibliothèque que j'ai constituée peu à peu. Cinq étagères de livres et de revues. De quoi tuer l'ennui. J'y stocke aussi ma collection de cassettes vidéo. Un lecteur et une vieille télévision ornent un angle de la pièce.

Je pose *Astral Weeks* sur la platine, m'affale sur le canapé et relis la jaquette de *Dark Passage* pour la énième fois. Un son répétitif m'agace l'oreille. Je mets un bon moment à réaliser que ça vient de la porte d'entrée.

Chapitre trois

Je baissai le son et me levai pour accueillir le visiteur. Une visiteuse, en vérité. Un visage d'une pâleur extrême, encadré par des cheveux d'onyx. Sa robe épousait des courbes sans défaut. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une apparition. Son regard intense me fit redescendre sur terre.

— Entrez, je vous en prie.

Je reculai dans la pièce, l'invitai à s'asseoir d'un geste et réintégrai mon propre fauteuil. Elle préféra rester debout, dans un long silence indécis. Lorsqu'elle se mit à parler, sa voix était posée, avec un débit lent et agréable.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle, j'ai dû me tromper.

J'avais envie de la retenir. Il y avait pourtant un décalage évident entre son parfum raffiné, sa tenue à mille dollars et ma salle d'attente qui me semblait soudain misérable.

— Le salon de soins et de manucure « L. GRAY » est au deuxième étage de l'autre immeuble, lui dis-je. Vous n'êtes pas la première à confondre...

— Non... c'est que... je voulais parler à monsieur Cooper, directeur de l'agence Cooper & Son. J'ai dû me tromper de porte, excusez-moi encore.

— Vous ne vous êtes pas trompée. Monsieur Cooper est décédé et j'ai pris sa succession. Vous devriez essayer le fauteuil, il est confortable. Permettez-moi de me présenter : Niazz Saric. Je travaillais avec monsieur Cooper depuis quelques années et comme il n'avait pas d'enfant, il m'a légué l'agence. J'ai préféré garder le nom... Je ne sais pas si j'ai bien fait, en fin de compte.

— Je vois.

— Si vous avez besoin d'un service, acceptez que je le remplace.

— Je n'ai pas vraiment le choix, dit-elle en s'asseyant enfin. Vous êtes ma seule adresse, et je n'ai plus le temps de chercher ailleurs. J'espère que monsieur Cooper ne s'est pas trompé sur votre compte.

Elle penchait la tête sur le côté. Une boucle d'oreille chargée de brillants illuminait sa joue pâle. « *Madame George playing game of chance ;* », chantait Van Morrison sur la platine. J'étais probablement le seul de nous deux à l'entendre.

— Voilà, dit-elle, il s'agit de protéger un parent, mon cousin. Il a disparu et je sais qu'il est en danger.

— Eh bien... je ne suis pas garde du corps. Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— Je veux que vous le retrouviez, bien sûr.

Elle s'était assise sur le bord du fauteuil, les genoux joints dans une pose de madone. Je retombai dans la fascination qui m'avait saisi lors de son entrée dans la pièce. Je suppose que je restais trop longtemps silencieux, car elle reprit bientôt la parole :

— Écoutez... Si vous ne pouvez pas faire le travail pour une raison ou pour une autre, je ne vous en tiendrai pas rigueur. Dans ce cas, j'espère que vous pourrez me conseiller l'un de vos confrères. Nous disposons de peu de temps.

Nous ! Elle disait déjà « nous » ! Elle avait raison.

— C'est dans mes cordes, lui dis-je, et mon planning est dégagé en ce moment. On va s'installer au bureau et commencer par le début. Quel est votre nom ?

Elle s'appelait Jennifer Leight. Elle n'avait plus ni mère, ni père, ni aucun autre parent proche, excepté ce fameux cousin dont le sort l'inquiétait.

Je reportai tout ça dans mon cahier de notes. Ordre et méthode, c'était l'école à laquelle le vieux Cooper m'avait éduqué. Les yeux mi-clos, dans l'attitude recueillie de celui qui écoute avec attention, je pouvais la détailler à loisir pendant qu'elle me déroulait son histoire. J'admirais la grâce de ses gestes, la douceur et la mélancolie de son regard, les belles proportions de ses épaules et l'harmonie qui se dégageait de l'ensemble. Ses mains blanches traçaient des figures magiques dans l'espace, des lignes et des nœuds qui glissaient vers moi et emprisonnaient mon âme comme dans un filet.

Une partie de moi cherchait pourtant la faille. Il y avait toujours une faille, un petit défaut, même dans les tableaux les plus réussis. Mais mis à part une cicatrice minuscule au menton, rien ne clochait dans son apparence.

Le cousin que je devais retrouver s'appelait Steve Page. Il avait vingt-sept ans et, aux dernières nouvelles, il se faisait héberger chez un ami, du côté de Duxford Street, au vingt-huit de la rue. Jennifer et lui avaient le même âge. Ils avaient grandi comme frère et sœur dans la famille des parents de Jennifer, des petits mineurs misérables installés dans la région de Perth. Quand ils avaient eu dix-huit ans, ils avaient traversé l'Australie pour s'installer à Sydney. Elle, s'était lancée dans un parcours universitaire ; lui, dans une formation d'électricien. Mais Steve avait trop de goût pour l'école buissonnière. Il s'était contenté de suivre quelques cours et avait passé la plus grande partie de son temps à vadrouiller dans les quartiers les moins recommandables de la ville. Jennifer m'avait apporté une photo de lui et j'essayai de mémoriser son profil. Le physique lourd, les cheveux longs et bouclés, les traits grossiers, il ne présentait qu'une ressemblance très vague avec sa cousine.

Malgré leurs trajectoires de plus en plus divergentes, Jennifer était toujours très attachée à Steve qui restait pour elle comme un frère. Pour le moment, m'apprit-elle, il s'essayait dans un drôle de boulot qui l'amenait à sillonner le continent en voiture. Il faisait le relais entre des négociants thaïlandais de pierres précieuses, installés à l'Ouest et dans le Nord, et leurs clients, basés sur Sydney. Les Thaïlandais parcouraient les petits villages de mineurs comme Emerald ou Rubyvale, et proposaient des prix au ras du plancher, sans marchandage possible. Dans un marché en crise, faute de débouchés plus rentables, les mineurs se faisaient finalement racketter. Le Gouvernement fermait les yeux sur ces pratiques, en échange d'un pourcentage sur les achats, et se gardait bien de s'intéresser à la situation des mineurs. Une fois acheminées à Sydney, les pierres étaient taillées et habillées avant d'être vendues sur place ou expédiées à l'étranger. Canberra se satisfaisait de quelques centaines de milliers de dollars qui entraient ainsi chaque année dans les caisses fédérales. Et tant pis pour le racket et la misère humaine.

— Tout ça est passionnant, dis-je à Jennifer, mais ça ne m'explique pas ce qui vous amène ici. Après tout, votre cousin est un grand garçon et il mène sa vie comme il le veut. Son activité est peut-être discutable d'un point de vue moral, mais elle semble légale. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est en danger ? Vous m'avez dit que quelqu'un le menaçait...

Elle laissa ma phrase en l'air.

Son regard se mit à balayer la pièce, comme à la recherche d'une issue. Elle balançait sa jambe droite et jouait avec ses bagues. Arrogance et fragilité... J'eus soudain envie de me lever et de la prendre dans mes bras pour lui prodiguer des paroles rassurantes. Elle m'aurait mordu, pour sûr.

— Je... Il y a certaines choses dont je ne peux pas parler... pas aujourd'hui, me dit-elle.

— Ça ne va pas être facile pour moi, dans ces conditions.

Elle posa les mains à plat sur ses genoux, dans une posture rigide.

— Il me semble vous avoir dit ce que vous avez besoin de savoir. Retrouvez Steve, découvrez pourquoi il se cache. Nous verrons ensuite.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Ça fait longtemps. Nous nous sommes éloignés l'un de l'autre, dernièrement.

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'il a disparu ?

— J'ai essayé de le contacter la semaine dernière, pour des raisons personnelles. L'ami chez qui il habite m'a dit qu'il ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours. Mais je me méfie de cet homme. Peut-être pourriez-vous commencer par le suivre pour en savoir plus à son sujet ? Je compte sur vous pour rester discret, je ne veux pas que votre filature mette Steve encore plus en danger.

— À quoi ressemble cet ami ?

— C'est un Asiatique, la peau sombre, pas très grand mais assez musclé.

— Quelle sorte d'Asiatique ? Chinois ? Japonais ? Vietnamien ? Thaïlandais ?

— Je ne sais pas.

— Où pourrai-je vous contacter ?

— Nulle part. Je repasserai régulièrement ici, à votre bureau. J'espère que vous aurez quelque chose à m'apprendre avant la fin de la semaine. Je compte sur vous, monsieur Saric. Je compte vraiment sur vous...

Elle se leva, sortit une enveloppe assez épaisse de son sac et me la tendit.

— Je pense que ça devrait couvrir vos premiers frais.

Un tas de voyants rouges s'étaient allumés dans le fond de mon cerveau. Je n'aurais pas dû laisser les choses se passer comme ça. J'aimais les affaires claires, et la sienne sentait la vase. En temps normal, je serais revenu sur mon engagement et j'aurais demandé à ma belle cliente d'aller tenter sa chance ailleurs.

J'ai pourtant pris l'enveloppe.

J'avais à peine refermé la porte que je me jetai sur l'annuaire de Sydney. Il y avait deux Jennifer Leight dans le gros livre : l'une, médecin, habitait le quartier rupin de Double Bay ; l'autre, comptable, habitait Paddington, la zone historique de la ville. C'était la deuxième, j'en étais sûr.

Je pris ma veste et mon chapeau.

Chapitre quatre

Une fois les fesses posées sur la banquette arrière du taxi, je repasse tout en perspective. Avec le peu d'indices que ma jolie cliente m'a fournis, je vais devoir avancer à l'aveuglette. J'ouvre l'enveloppe et compte les billets. Deux mille dollars. Elle ne s'est pas moquée de moi. Alors, je vais faire ce qu'elle veut, je vais courir comme un kangourou derrière son cousin et tenter de comprendre ce qui la tracasse.

Elle m'a drôlement remué, je dois bien me l'avouer.

Je rigole en imaginant ce que le Vieux aurait pensé de tout ça. « Ton comportement n'est pas professionnel, Niazz. On ne mélange pas le boulot et la romance. »

Mais il ne s'agit pas de romance.

Même si la belle joue à cache-cache, j'ai l'impression qu'elle a vraiment besoin d'un coup de main. Et je suis là pour démêler les embrouilles, non ? Sinon, à quoi je sers ?

Je vais tenter de l'appivoiser. Je vais y aller avec prudence, sans m'emballer. Ce n'est pas parce qu'une cliente a débarqué avec une affaire un peu tordue que ma vie va prendre un sens. Pour elle, comme pour n'importe quel autre client, je ne suis qu'un outil jetable, un pion. Qu'importe si la main qui me déplace a plus de douceur que les précédentes. Une fois l'affaire réglée, j'aurai de la chance si elle se souvient de mon nom.

Dix heures. Le ciel devrait être plombé ! Que se passe-t-il ? Il fait encore beau, la lumière est pure, je peux même sentir l'odeur du grand large, le souffle des voiliers, et les goélands, si loin...

Duxford Street m'accueille, je suis planqué devant le vingt-huit. Jennifer m'a affirmé que l'ami du cousin Page serait chez lui ce matin. Comment le sait-elle ? Ça fait partie des choses qu'elle n'a pas révélées. J'essaye de ne plus penser à ça. C'est peut-être le plus difficile, dans ce boulot : à force d'attendre, on a trop le temps de penser.

Je n'ai pas de difficulté à repérer l'Asiatique quand il sort de l'immeuble aux environs de onze heures, son profil colle à ce qu'elle m'a dit. Sûrement un Thaïlandais. Il porte des chaussures vert-fluo. Facile à suivre dans la rue.

Il tourne à droite, c'est bon. Je le suis à bonne distance, j'ai déjà fait ça un million de fois. En passant le coin de la rue, il s'arrête pour s'allumer une cigarette. J'ai le temps de lire un panneau publicitaire placé à hauteur du feu de croisement. Les Los Angeles Lakers sont censés rencontrer la sélection australienne de basket-ball ce soir. Je n'y crois pas une seconde. C'est la troisième fois qu'ils programment cette rencontre en deux ans. Elle n'aura jamais lieu. L.A. est trop loin, trop inaccessible, même en rêvant trois fois.

On reprend notre marche, puis le gars sort des clés de sa poche et se dirige vers une Mini Morris aux chromes rutilants. Il s'installe, la voiture démarre doucement puis se trouve coincée au premier croisement, le temps pour moi de sauter dans un taxi et de demander au chauffeur de le suivre. « *No problem* », j'ai l'impression qu'il a attendu cet instant toute sa vie. On roule un bon moment à petite allure, Glenmore Road, Oxford Street par Taylord Square, Wentworth Avenue... je commence à deviner où il m'emmène.

On coupe George Street à hauteur de l'église baptiste. Le conducteur de la Morris se dirige directement vers un parking privé d'une vingtaine de places. J'abandonne mon taxi vingt mètres plus loin. Une note de frais pour Jennifer. Le chauffeur est plus lent à remplir un reçu qu'à se garer en double file, mais le Thaïlandais n'est pas un nerveux et je ne l'ai pas perdu de vue.

Quittant le parking, il parcourt Goulburn Street jusqu'au *Dixon Cafe* et franchit le portail couvert de tuiles vertes qui signale l'entrée de Chinatown. Ici, la rue devient piétonne et son

pas se fait plus tranquille, presque flâneur. On longe quelques maisons qui sont autant de magasins, restaurants, bouis-bouis vendant et achetant de tout, pour qui a la patience d'explorer des montagnes de cartons et de boîtes en fer.

Des parfums d'encens, de poisson et de nems frits embaument la rue bondée de chevelus en jeans délavés, d'hommes respectables en complet trois-pièces et de bonzes aux crânes rasés, tout droit échappés des *Cinquante-cinq jours de Pékin*. Par endroits, les trottoirs sont encombrés de caisses et de sacs de tissus éventrés. On est loin des quartiers tirés à quatre épingles qui forment le reste de Sydney.

Ma cible tourne dans une rue adjacente plus étroite et, après une dizaine de pas, s'arrête devant une porte aux dimensions modestes qui se fond presque dans la grisaille de la rue. Il frappe deux coups secs et attend.

Je suis au coin, toujours dans Dixon Street, faisant semblant de m'intéresser à une vitrine sale. Un tricycle plein de marchandises me frôle à toute vitesse. La rue est très passante. Dans cette cohue, je n'attire l'attention de personne. Finalement, la porte s'ouvre en grand et l'homme s'y engouffre.

J'hésite sur la marche à suivre. Jusque-là, ma stratégie n'allait pas chercher loin : j'attendais simplement que quelque chose arrive. Méthode hasardeuse et certainement indigne de feu Cooper. Et maintenant, planté seul dans la rue, je suis peut-être en train de rater le moment fort de l'histoire. Ce soir, je rédigerai mon premier rapport d'observation. Je me vois mal écrire que j'ai fait du tourisme dans Chinatown. Le plus simple, évidemment, serait d'aller parler directement au gars que je file, de lui demander s'il a du nouveau sur Page, s'il sait pourquoi il se cache. Mais j'ai accepté de ne pas procéder ainsi.

Je m'approche. Une pancarte latérale m'explique vaguement à quoi j'ai affaire : « ThaiMarket – Asian Specialities ». Je n'ai pas trente-six solutions. Je décide d'aller, moi aussi, cogner au battant.

On vient rapidement m'ouvrir. Le portier est une charmante demoiselle. En un coup d'œil, je comprends dans quoi je suis tombé. La maison est à double emploi, comme cela se fait beaucoup dans la rue. C'est à la fois un petit restaurant et une épicerie spécialisée dans les produits de Thaïlande. Le patron importe de la marchandise du pays pour la revendre aux restaurateurs de la City et aux détaillants du quartier. Et pour tester la qualité de sa camelote, il sert quelques plats aux clients de passage, touristes égarés en mal d'exotisme, ou agent privé en filature.

La salle est divisée en deux parties : à droite, un entassement très organisé de cartons, un bureau avec une calculatrice et un téléphone ; à gauche, cinq tables en formica, très propres, reluisantes même. L'une d'elles est occupée, mais pas de traces de mon oiseau. Je demande s'il est possible de m'installer. La jeune fille qui m'a accueilli se mue en maître d'hôtel et m'indique une table près d'un mur. Elle me donne une carte couverte de mentions extravagantes. J'opte au hasard pour les deux premières lignes. Elle acquiesce gentiment et s'en va par la porte située en face de l'entrée.

À vue de nez, il n'y a pas d'autre issue. Mon gars n'a pu aller que par là. J'ai une soudaine envie de visiter les toilettes de cet accueillant boui-boui et je me lève. Pas d'autre personnel dans la salle. Je cogne à la porte. On ne répond pas. Je la pousse et m'engage dans le couloir qui suit. Une ouverture est percée immédiatement sur la gauche, elle est fermée par un simple tissu, mais des odeurs plutôt alléchantes s'en échappent. Je tire le rideau et découvre sans surprise une petite cuisine. Le chef me tourne le dos, c'est très bien. Je continue ma progression, il reste deux autres ouvertures, toutes deux munies de portes légères. J'empoigne la première qui s'ouvre sans difficulté sur une pièce sombre. Deux lits simplement recouverts d'un drap y côtoient des tables bon marché et des chaises. La pièce donne l'impression d'être rarement occupée. Je referme doucement et poursuis mon exploration. Derrière la dernière porte, tout est possible. Ça peut être un bureau ou une cambuse, une autre chambre, ou la rue, tout simplement. Au point où j'en suis, je ne vois pas quoi faire d'autre que de la pousser.

J'ai la main sur la poignée quand une voix calme se fait entendre dans mon dos.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Je me retourne en sursautant. D'où sort ce gros bonhomme ? Mis à part les deux clients assis à côté de moi, la salle était vide lorsque je l'ai quittée. Y a-t-il une autre porte qui m'aurait échappé ?

— Les toilettes, s'il vous plaît...

— Désolé. Il n'y en a pas pour les clients, notre établissement est trop modeste.

Vu sa prestance, il s'agit certainement du patron.

La conversation aurait pu s'arrêter là et nous serions restés bons amis. Mais l'un des quartiers de ma pauvre cervelle est habité par un diabolin. Dès que ce salopard sent la possibilité de me voir commettre une gaffe, il prend le contrôle et balance le paquet. Et je me retrouve immanquablement dans la panade.

— En fait... je cherche un ami, Page, Steve Page. Il me semble l'avoir vu entrer dans votre boutique, et comme je ne le vois nulle part à l'intérieur, je me suis demandé s'il n'existait pas une autre salle par-derrière. Mais j'ai dû me tromper... Excusez mon indiscretion.

Le gros Thaïlandais plisse les yeux.

— Vous devriez retourner à votre table, notre cuisinier risque de se sentir blessé si vous laissez les plats refroidir.

Il s'incline. Je m'incline et le croise pour regagner la salle, un peu penaud. Je me rassois et goûte les plats, délicieux et parfaitement chauds. Je m'imagine encore que ça va se terminer sans histoire.

J'ai à peine terminé mon festin quand la serveuse vient me dire que le patron voudrait me voir dans son bureau, au fond du couloir.

— Vous connaissez le chemin, ajoute-t-elle.

Pas la moindre trace d'ironie sur son joli visage. Je me lève pour répondre à cette drôle d'invitation. Je ne sais pas à quoi m'attendre quand je pousse enfin la porte mystérieuse.

Le piège était pourtant gros.

Au réveil, j'ai une terrible douleur à la nuque. Je me tâte et détecte une grosse bosse, très sensible au toucher. J'ai eu droit à un bon coup sur la tête. Ma montre pointe sur quatorze heures. J'ai dormi presque deux heures. C'est toujours ça de pris sur la nuit prochaine.

Je ne suis pas attaché. On m'a gentiment allongé sur un matelas qui sent la poussière humide, posé à même le sol. Il n'y a pas grand chose d'autre dans la pièce : un petit tabouret, une vieille valise et quelques caisses. Les murs sont nus. La lumière arrive par une fenêtre haute aux carreaux sales, doublée de barreaux. Je suis dans une cave, apparemment.

Je cherche mon chapeau partout. Disparu. Il a dû tomber au moment où je me suis fait assommer, et personne ne s'est soucié de le ramasser pour moi. J'y tenais beaucoup à ce chapeau. Je sais bien qu'il est passé de mode, mais ça faisait un bout de temps qu'il me protégeait le crâne. Je le regretterai.

Je teste la porte. Elle est évidemment verrouillée. Les couvercles des caisses s'ouvrent en revanche sans résister. Elles sont vides toutes les trois.

Je renverse le contenu de la valise sur le sol. Un bouquin de science-fiction, un vieux peigne, des fringues et des sous-vêtements masculins. En farfouillant un peu là-dedans, ma main rencontre un truc poisseux. Du savon. Rien d'intéressant, rien qui pourrait m'aider à sortir de là.

Pour le moment, je m'en moque un peu. J'ai perdu pour de bon la trace du copain de Page. Je ne sais pas où le retrouver et je n'ai plus envie de faire le poireau en bas de chez lui. Je ne

saurais même pas quoi faire si j'étais dehors et libre de mes mouvements. Attendre et réfléchir sont certainement ce que j'ai de mieux à faire. Je m'assois sur l'une des caisses.

Pourquoi m'a-t-on assommé et jeté dans cette pièce ? Pourquoi cette agressivité ? Le patron du restau ne savait pas pourquoi je cherchais Page, j'aurais pu être un vieux copain de collègue.

Quelque chose de dur me rentre dans la cuisse. Je me lève et inspecte une nouvelle fois la caisse. Une tôle pliée renforce ses angles. Ça pourrait me servir d'outil si je parvenais à la démonter. Rien ne presse, je me rassois.

Le cousin Page doit tremper dans une affaire qui a mal tourné, et je suis arrivé au mauvais moment. Le patron du restau a paniqué. La première action qui lui est venue à l'esprit, il l'a appliquée sous l'impulsion. Il faut suivre son instinct, c'est bien, mais là, il a eu un réflexe de primate. De quoi a-t-il eu peur ?

Je tâte mes poches. On m'a laissé toutes mes affaires. Mon quarante-cinq est toujours dans son holster. On ne m'a même pas fouillé. Une fois assommé, on m'a jeté là sans réfléchir, en attendant le retour de celui-qui-sait.

Mais celui-qui-sait tarde à venir.

J'ai hâte de rencontrer le bonhomme. S'il est reparti pour une de ses virées dans le Queensland, j'en ai pour plusieurs jours à moisir ici. Il va falloir que je m'habitue à la nourriture thaïlandaise. Ou que je trouve le moyen de m'en sortir par moi-même.

Je ne peux pas rester éternellement dans cette pièce fermée à clé. Je suis détective, bon sang ! Je suis un homme du dehors, un chevalier de la cité, un redresseur de torts, un pourfendeur du mal. Je bats le pavé avec l'assurance des grands aventuriers, le vent dans la figure.

Je dois sortir.

Je fais glisser la caisse qui supportait mes fesses et j'y grimpe pour examiner les barreaux qui entravent la fenêtre. Ils sont soudés sur un cadre métallique faiblement scellé. Une simple fenêtre de cave, je ne suis pas dans Fort Knox.

Je redescends et administre de grands coups de pieds à l'une des autres caisses, afin de la réduire en morceaux. Les tôles qui la renforçaient finissent par se détacher. En redressant l'une d'elles à coups de talon, j'obtiens quelque chose qui pourra faire office de burin. Je remonte sur mon escabeau de fortune et attaque le mortier de la fenêtre avec optimisme.

Le transbahuteur de pierres n'est pas seul à occuper mon esprit pendant que mes mains s'activent. Plusieurs fois, durant les heures qui suivent, le nom de Jennifer interfère dans mes pensées de travailleur à la peine. Je me mets alors à rêver bêtement au lieu de me préoccuper de mon sort. J'en viens à me demander si je suis encore lucide sur moi-même. Dans le fond, cette affaire ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres que j'ai pourtant refusées. Si je m'y suis collé avec autant d'entrain, c'est que je cherche un prétexte pour la revoir. La revoir et me laisser une nouvelle fois hypnotiser par la grâce de ses mouvements. Quand j'y repense, ma respiration s'accélère. C'est vraiment stupide.

Finalement, le Vieux aurait peut-être eu raison de me faire la leçon.

Mais il est mort. Et s'il y a un droit que j'ai gagné en acceptant son héritage, c'est celui d'aller là où mes pieds me guident. Je n'ai de comptes à rendre à personne, pas même à ma propre raison.

Le mortier de la fenêtre se désagrège peu à peu sous mon burin improvisé. Eastwood ne s'en sortait pas mieux dans *L'Évadé d'Alcatraz*.

Les scellements lâchent enfin. J'attrape le cadre métallique supportant les barreaux et le dégage de son logement. Puis j'enroule mon poing dans un pan de ma veste et frappe la petite fenêtre sale qui me sépare encore de la liberté. Le verre résiste, mais son support de bois pourri cède d'un bloc. Ça me dégage assez de place pour me faufiler dans la ruelle sombre à

laquelle ma prison est adossée. En tournant deux fois sur gauche, je devrais me retrouver dans Dixon Street et y dénicher un taxi. Le jour éclaire encore la ville.

Chapitre cinq

À peine la porte de mon appartement poussée, je m'affalai sur le canapé et me goinfrai du *fish & chips* acheté au coin de la rue. À la quatrième frite, j'allumai le poste de télévision et vis le grand Kareem Abdul Jabbar réussir un magnifique *skyhook* par-dessus la tête de Smitowsky.

Je me mis en mode zombi pendant l'interminable série de publicités qui suivit. Un crétin en caleçon savonnait son torse plein de muscles sous la douche. Mais *qui* portait un caleçon sous la douche ?

Ça me fit repenser au savon qui traînait dans la valise de la cave. S'il était poisseux, c'est qu'il avait été utilisé peu de temps auparavant. Par qui ? La réponse m'apparut soudain, évidente : cette cave était la planque de Page. Et il n'était pas loin. J'aurais dû l'attendre tranquillement sur son matelas, au lieu de vouloir m'évader à tout prix. En tout cas, j'aurais dû examiner ses affaires avec plus d'attention. C'était mon problème : je comprenais toujours les choses trop tard.

La tête de Magic Johnson s'afficha sur l'écran. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que j'assistais à la deuxième mi-temps du match annoncé dans la rue. Bon sang ! Qu'est-ce que je fichais là, au lieu d'être au *Superdome* en chair et en os ?

Je m'assis dans une transe hypnotique. Les Lakers étaient évidemment en tête, mais les paysans du coin se défendaient bien et Smitowsky faisait un sacré boulot en contre-attaque, si bien que Magic Johnson devait donner de son mieux. Le match se conclut sur une balle phénoménale du champion américain, à dix centimètres au-dessus du cercle, dans la paume de Kareem, venu là comme on va cueillir des figues. Le veinard la dériva avec délicatesse dans le panier.

J'éteignis la télévision et restai de longues minutes en extase, les yeux remplis d'étoiles. J'étais encore rêveur quand je pris ma trompette.

J'avais à peine soufflé mes premières notes qu'un tambourinement violent fit trembler ma porte. Je reposai l'instrument.

— Salut, Peter, fis-je en reconnaissant le semeur de trouble.

Peter était l'homme de Neandertal qui me servait de voisin du dessus depuis deux semaines. Le précédent locataire s'était fait embarquer par une fille qui avait voulu emménager dans les beaux quartiers. Peter et sa chemise à carreaux avaient pris la suite. Toujours dépenaillé, le visage mangé de barbe jusqu'aux yeux, il était armé de dents gigantesques qu'il dévoilait à la moindre occasion dans un sourire terrifiant. Pour le moment, il m'épargnait ce spectacle, affichant un air sombre qui ne valait pas mieux.

— Salut, Niazz.

— Tu veux entrer ?

— Je préfère pas.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Tu le sais très bien, Niazz. On en a longuement parlé l'autre jour.

— Quoi ? La trompette ? Oh, non ! Tu vas pas remettre ça !

— C'est toi qui a remis ça, Niazz.

— Écoute, je t'ai déjà dit que je devais travailler tous les soirs. C'est une discipline.

— Ta discipline me bousille les oreilles. Cette nuit, tu m'as réveillé en sursaut. Quelle heure il était ? Au moins deux heures du matin, non ? Au début, j'ai cru que t'étais en train d'égorger une portée de chats. Et puis j'ai fini par comprendre qu'aucun animal n'était capable de produire des sons aussi affreux, même sous la torture.

— C'était un trille en fa dièse, Peter. Tu n'y connais vraiment rien. Ça fait six ans que je bosse la trompette. Tu peux pas prétendre que je joue mal.

— Six ans ?

— Ouais.

— Ça me désole encore plus, Niazz. C'est vraiment sans espoir, dans ce cas.

— Écoute, je dois y aller. On en reparlera plus tard.

— J'espère que non, Niazz. J'y tiens pas du tout.

Cet imbécile me faisait perdre mon temps. Je refermai la porte et fonçai sous la douche. J'avais décidé d'aller voir Jennifer. Elle saurait peut-être m'expliquer pourquoi ce fichu restaurant thaïlandais m'avait servi sa spécialité à base de matraque.

J'arrivai à Paddington à la tombée de la nuit et remarquai une Mini Morris semblable à celle du Thaïlandais. Mais les voitures, ça se fait et ça se peint en série.

Je montai au premier étage et sonnai à l'appartement de gauche. Sans résultat. Après une deuxième tentative infructueuse, j'administrai quelques coups secs au battant. Il s'entrouvrit finalement à regret. Un visage incroyablement fripé se glissa dans l'espace étroit qui s'était dégagé.

— Vous êtes le mécanicien ?

— Non, madame, je...

— Bien sûr que si ! Je reconnais votre moustache ! Vous n'avez pas vu Harold, par hasard ?

— Non, madame.

Elle me lança un regard sévère et claqua la porte.

Je pris quelques secondes pour me remettre, puis j'allai sonner à l'appartement de droite.

Jennifer ouvrit tout de suite. Elle sortait de son bain. Ses cheveux relevés en chignon étaient emprisonnés dans une serviette. Ça dégagait l'ovale de son visage et mettait en valeur les brillants qu'elle avait gardés aux oreilles.

— Je ne crois pas vous avoir donné mon adresse...

— J'ai pensé que c'était un oubli.

La peau humide de son cou luisait dans le clair-obscur du palier. Son peignoir en soie blanche lui collait au corps par endroits. À en croire son expression, elle était vraiment contrariée de me voir.

— Je vous ai dit que je passerais régulièrement à l'agence. Que voulez-vous ?

— J'ai des questions à vous poser.

— Vous avez trouvé Steve ? Qu'avez-vous appris ?

Nous étions toujours debout sur le pas de sa porte. J'aurais préféré un meilleur accueil. Pour tout dire, j'aurais aimé qu'on parle de tout autre chose que du cousin.

Elle finit par se radoucir.

— Entrez. Asseyons-nous un moment, puisque vous êtes là.

Le salon, immense, était parsemé de nombreux tapis, de meubles anciens et de tableaux aux tons pastel. Un parfum de cire de bougie et de cosmétiques rendait l'atmosphère accueillante. Je m'installai à côté d'elle sur un canapé de cuir blanc. J'essayai de ne pas me laisser émouvoir par la chaleur de son corps tout proche.

— La filature de votre bonhomme m'a valu une belle bosse sur la tête, juste là...

Ça ne l'émut pas plus que ça.

— ... et quelques heures enfermé dans une cave d'où j'ai dû m'évader en creusant le béton. Votre affaire n'a rien d'ordinaire et je sais que vous ne m'avez pas tout dit. De toute évidence, votre cousin trempe dans quelque chose de louche.

Sa bouche se crispa. Elle se leva et fit quelques pas vers l'angle du salon. La musique de Pat Metheny emplît bientôt la pièce. Ça me plaisait bien.

— Attendez-moi. J'en ai pour une minute.

Elle disparut dans le couloir.

Je me levai à mon tour, incapable de tenir en place, et tournai en rond dans la pièce.

Seule note discordante dans l'espace impeccablement tenu, des feuilles de papier gisaient en désordre sur un petit secrétaire. Couvertes de rangées de nombres à six ou sept chiffres. Sûrement pas ses comptes personnels. J'étais tenté d'y regarder de plus près, mais elle pouvait revenir d'une seconde à l'autre et je ne voulais pas qu'elle me surprenne à jouer la fouine. J'allai donc explorer la bibliothèque jouxtant l'entrée. Patrick White, Colleen McCullough, Thomas Keneally, Arthur Upfield... Rien que du bon.

Je l'entendis qui s'activait à présent dans la cuisine. Un juron étouffé succéda à un bruit de verre brisé. Dans le même temps, une boule de poils emmêlés jaillit en trombe dans le salon, stoppa à deux pas de moi et dévoila ses dents en grondant dans une posture hostile. La chose était tellement hideuse que je doutai de sa nature. Un chat ?

— Ne faites pas attention à lui, dit Jennifer. Il se prend pour le patron et il n'aime pas beaucoup les hommes.

Elle était de retour dans un déshabillé noir très strict. Elle posa un plateau sur une table basse à côté du canapé. Deux verres de cristal et une bouteille de vin blanc.

La bestiole hirsute rampa comme une gorgouille vers un angle obscur de la pièce. En la suivant du regard, Jennifer remarqua le désordre du secrétaire. Elle se leva précipitamment, rangea les papiers en une pile bien nette et les glissa dans un tiroir.

— Steve est un gentil garçon, dit-elle en reprenant la conversation là où nous l'avions laissée. Nous avons tous les deux connu des temps difficiles, mais c'est resté quelqu'un de bien. Quoi qu'il vous soit arrivé, il n'y est sans doute pour rien. Il me semble vous avoir demandé de le protéger, pas de l'accuser.

— Et moi, il me semble que j'ai le droit d'apprécier le personnage par moi-même. Et si je découvre quelque chose qui ne cadre pas avec l'image que vous vous faites de lui, eh bien, tant pis.

Alors qu'elle avait commencé à nous servir le vin, elle suspendit son geste et durcit le ton.

— Monsieur Saric, je vous ai payé pour une mission précise. Êtes-vous certain d'avoir compris ce que j'attendais de vous ?

Ça faisait longtemps qu'on ne m'avait pas parlé comme à un gamin. Je me rebiffai :

— Au point où j'en suis, je pense que je ferais mieux de laisser tomber l'affaire. Je vais vous rendre votre avance et vous confier à un confrère. Ça sera préférable pour nous deux.

— Pourquoi ? Non !

Elle posa la bouteille qu'elle tenait toujours et fit un effort visible pour se reprendre.

— Je ne voulais pas vous froisser. Je comprends vos difficultés.

Dans un nouveau revirement d'humeur, sa voix se teinta alors de désespoir.

— Quoi qu'il arrive et surtout quoi que je vous dise, continuez votre travail, promettez-le moi. Il faut protéger Steve, il est réellement en danger.

Ses yeux brillaient d'émotion. Elle s'était approchée et m'avait pris les mains. Ça me paralysait. Elle me lâcha sans prévenir davantage et se remit à nous servir.

— Restez encore un peu, voulez-vous ? Racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

Je serais resté jusqu'à la fin du monde si elle me l'avait demandé.

Je lui décrivis point par point mon périple de la journée. J'omis cependant de lui faire part de la planque présumée du cousin. Je voulais d'abord vérifier la chose. Après avoir fait mine de compatir à mes malheurs, elle me raconta son enfance avec son cousin, leur première partie de pêche, une fugue de deux jours après une engueulade des parents, leurs balades à bicyclette et les fruits qu'ils volaient chez le voisin. Des banalités sans importance. La bouteille de vin se vidait à vue d'œil. Elle se levait régulièrement pour relancer la musique. Je la contemplais comme un toutou bien sage.

Elle me promenait.

Ça rendait la discussion un peu bancal, ponctuée de longs silences. On s'en remettait alors à la musique, espérant qu'elle exprimerait peut-être ce qu'on ne se disait pas.

Ça dura un bon moment.

Lorsque le diamant arriva au centre du quatrième disque, Jennifer ne se décolla pas du canapé. Le silence s'étala dans toutes les directions. Elle me jeta un long regard indéchiffrable. Mon cœur battait comme les ailes d'un colibri.

La sonnette de la porte d'entrée nous fit sursauter. Jennifer fronça les sourcils et sembla hésiter. Une voix haut-perchée se fit entendre à travers la porte.

— C'est moi, ma chérie !

Jennifer se leva pour lui ouvrir.

— Bonsoir, Margareth ! Il est très tard, que se passe-t-il ?

— Tu n'aurais pas vu Harold ? Je l'ai cherché toute la soirée !

C'était la vieille voisine que j'avais dérangée un peu plus tôt.

— Mais si, bien sûr ! Il est là, avec moi. Tu m'as demandé de le garder. Tu ne t'en souviens pas ?

De toute évidence, la vieille n'avait pas eu besoin de moi pour être dérangée.

— Oh, ma chérie, bien sûr ! Je me souviens, maintenant ! Je vois que le mécanicien est avec toi, pardon de t'avoir ennuyée.

Je m'étais levé à son entrée. Elle me lança un clin d'œil appuyé.

— Soyez gentil avec elle, mon garçon. Jennifer est vraiment un amour. Vous n'imaginez pas tout ce qu'elle fait pour moi. C'est une sainte.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour se jeter au cou de Jennifer et la serrer dans ses bras maigres avec toute la force dont elle semblait capable. Des larmes perlaient au bord de ses paupières plissées.

— Tout va bien Maggie, dit Jennifer. Tu peux rentrer chez toi, maintenant. Je prends soin d'Harold.

— Bonne nuit, ma chérie. Je t'aime, tu sais ?

— Je sais.

La vieille recula à petits pas et Jennifer referma doucement la porte, un vague sourire aux lèvres.

— C'est comme ça qu'elle me tient, dit-elle. Je ne peux rien lui refuser.

— Harold, c'est le chat ?

— Oui.

— J'ai croisé cette dame tout à l'heure, avant d'entrer chez vous. Elle semble avoir perdu le sens des réalités.

— Pas tant que ça. Ses absences sont momentanées. Je l'aide un peu à s'organiser, c'est tout.

— Et qui est le mécanicien ?

— Ce serait trop long à expliquer.

Nous étions tous les deux debout, ne sachant trop quoi faire de nos mains. Cette soirée m'avait remué de toutes les façons possibles et mon esprit tournait à vide.

— J'ai besoin de me reposer, dit Jennifer.

— Bien sûr.

Moi, j'avais une nouvelle nuit d'insomnie à meubler. Je la saluai à regret.

Mes jambes me traînèrent jusqu'au bas de l'immeuble. La nuit était ouateuse. Le plafond noir avait l'allure d'un torchon crasseux. Pas de lune, pas d'étoiles. Je restai tout de même planté sur le trottoir, les mains dans les poches, savourant la brise fraîche qui venait du port.

Quelque chose de ténu bougea dans mon champ de vision. À quelques mètres, un lampadaire éclairait une chaussure vert-fluo qui dépassait d'une porte cochère. Pas très doué pour la planque, le Thaïlandais ! Je longuai le mur en silence et l'attrapai par le col.

— Qu'est-ce que tu fais là, mon pote ? Qui tu surveilles ? Moi, ou la demoiselle ?

Par réflexe, il me plante son genou entre les cuisses. J'esquive à moitié et lui tords le bras dans une prise que je croyais maîtriser. Raté ! Il se libère en moins de deux et me colle son poing dans la tempe. Ça résonne dans tout mon crâne. Pendant que j'essaye de récupérer, il remet ça deux fois. Je m'affale dans le caniveau, en vrac. Il ricane et se penche au-dessus de moi. Vu sa bonne humeur, je le sens prêt à m'administrer une torture orientale aussi horrible que raffinée. Pas question ! Je lui colle le canon de mon quarante-cinq dans le ventre et admire l'effet de ma contre-mesure : il se déplie proprement et ne bouge plus d'un poil.

J'en profite pour me relever. Et pour me détendre, je lui administre une paire de gifles à la volée. Il se tient tranquille et se masse prudemment les joues. Ça devient convivial.

— Alors, dis-moi ce que tu fais là. C'est Page qui t'envoie ?

Il se tait. L'ambiance est magnifique mais il a du mal à se laisser entraîner, alors j'insiste : il ramasse une seconde volée de gifles.

— Je suis crevé, mon vieux. Je ne vais pas passer la nuit ici. Dépêche-toi de l'ouvrir ou je risque de perdre le contrôle de ce machin. Regarde : j'ai la main qui tremble...

J'agite l'arme sous son nez. Il joue le dur, mais ses yeux le trahissent.

— Comment tu t'appelles ? dis-je.

— Mickey Mouse.

Il se prend une autre volée de gifles bien appuyées. Ça le ramollit.

— Anun. Je m'appelle Anun.

— Pour qui tu bosses ?

— Pour Parkinson.

— Tu me fatigues.

Je continue mon traitement. Cette fois, je n'ai vraiment pas lésiné et je vois qu'il a mal. Je vois aussi qu'il commence à être franchement furieux. J'aimerais autant que la discussion avance un peu.

— William Parkinson, c'est le nom de celui qui me paye pour la surveiller.

— OK. Alors, écoute bien : on est au Moyen Âge, et moi, je suis le chevalier servant de la belle Dame qui habite dans ce château. Tu piges ? Tu vas rapporter ça à ton copain, Steve Page. Tu lui diras aussi que je veux le voir. Demain, à l'heure du déjeuner, au ThaiMarket, dans cette bonne vieille boutique où il se planque. D'accord ?

Le gars se renfrogne. J'ai l'impression que j'ai visé juste avec l'histoire de la planque.

— Qu'est-ce que tu lui veux ? demande-t-il.

— Je le lui dirai moi-même.

— Non, tu dois lui foutre la paix. Il ne viendra pas. Je ne peux même pas lui transmettre ton message, je ne sais pas où il est.

— Je suis sûr que si.

— Ne me colle plus jamais ton flingue sur le ventre !

Il se retourne et file en direction de sa voiture. J'hésite un peu mais trop tard, il est parti. L'entrevue n'a pas duré plus de cinq minutes, mais elle m'a permis d'évacuer la frustration que j'éprouvais en sortant de chez Jennifer. Maintenant, j'ai mal au crâne. J'ai hâte d'être chez moi et de me détendre. Je hèle un taxi qui a la bonne idée de passer par là.

Une fois au bercail, contrairement à mon habitude, je laisse la platine en sommeil. Je me glisse dans un bain brûlant et savoure le silence. J'aimerais savoir pourquoi ce dénommé « Anun » surveillait Jennifer. J'aurais dû le cuisiner davantage. Qui est ce William Parkinson pour qui il prétend travailler ? C'est un sac de nœuds.

Pour le dernier point, j'ai un plan : je vais demander un coup de main à Burnett. Il faisait du bon boulot à l'époque où il bossait pour moi, et l'argent de Jennifer me permet de m'offrir ce luxe.

J'ai bon espoir que le Thaïlandais transmette mon invitation au cousin. Ce que je vais lui dire, je me le demande. Mais je dois le rencontrer. D'abord parce que je n'aime pas me faire assommer sans savoir pourquoi. Et puis ça me permettra de dire à Jennifer que je l'ai retrouvé. Après ça, je pourrais simplement attendre que les choses se passent. Attendre qu'il se fasse amocher ou même descendre, si c'est son destin. J'ai été clair : je ne suis pas garde du corps.

Mais sans Steve Page il n'y a plus de filature ni de compte-rendu de filature dans cet appartement qui sent la cire chaude.

La vérité, c'est que je voudrais voir cette affaire s'étirer à l'infini. Qu'elle se complique, qu'elle s'entortille, que Jennifer ne s'aperçoive pas que la semaine octroyée s'est transformée en heures éternelles. Je voudrais échapper à ma solitude, à ma vie ennuyeuse, celle qui me sautera dessus et recommencera à me dévorer dès que tout ça sera fini.

Bon sang ! j'ai du mal à réfléchir. C'est dangereux. Je n'ai rien mangé de l'après-midi et le vin blanc m'a embrouillé les idées. D'un seul coup, l'eau du bain me semble froide.

À minuit passé, je suis ressorti de chez moi et j'ai erré comme un fantôme jusqu'à Paddington. Le quartier était désert. Les voitures le traversaient à toute vitesse, comme si elles fuyaient quelque chose, et les quelques marcheurs pressés que j'ai croisés lançaient des regards inquiets autour d'eux.

J'ai remonté les marches de l'immeuble de Jennifer. Ça n'avait aucun sens, je le savais. J'ai frappé discrètement. Derrière l'œilleton, on est venu voir qui ça pouvait bien être. On a vu et on est reparti se coucher. Ou bien on n'a rien entendu et je me suis fait des idées.

J'hésitai à aller me planter devant le ThaiMarket au cas où le cousin y montrerait son nez. Mais à cette heure de la nuit, ça n'avait pas beaucoup de sens. Aller chez Wilfrid ? Après minuit, il y avait peu de chances pour qu'il soit encore ouvert. J'ai quand même tenté le coup.

Il y a des illuminés qui s'imaginent que les planètes influencent nos actions. Peut-être que, ce soir-là, je bénéficiais d'une conjonction extraordinaire, du genre qui se produit seulement tous les dix mille ans. Pas moyen de vérifier avec le ciel toujours couvert de coton. En tout cas, la chance m'accompagnait : la devanture de Wilfrid brillait de tous ses feux. J'aurais peut-être dû en profiter pour composer une symphonie, me lancer à la conquête du monde, jouer au loto ou appeler ma mère au téléphone.

Je suis simplement entré dans le bar.

Wilfrid m'a accueilli par un verre déposé sur le zinc. Plus incroyable encore, il m'a proposé une balade en voiture. Quelqu'un l'attendait à la maison, lui qui aimait terminer ses journées

sans précipitation ni bousculade, et voilà qu'il allait perdre son temps avec un détective insomniaque !

Il n'a pas été avare. En fait de balade, on a passé le reste de la nuit à déambuler. Wool'oomooloo, Elizabeth Bay, Walsh Bay, Darling Harbour, Blackwattle Bay, et d'autres encore, sans nom, qui n'étaient là que pour nous. On a admiré Sydney Cove et Farm Cove, on a remonté George et William Street. Au risque d'abuser de sa gentillesse, je lui ai demandé de passer par Chinatown, histoire de voir si ça remuait par là-bas. Mais rien de notable. On a quitté le quartier pour filer sur Bondi puis sur Maroubra et la presque île La Pérouse.

On se racontait des conneries : nos premières amours, nos rêves de gosses, nos vieux espoirs et nos regrets, les trucs qu'on voulait faire avant de mourir...

À quatre heures, il a fallu faire le plein d'essence. On s'est arrêtés dans un petit bistrot que Wilfrid savait être ouvert. Le café était bon. L'air du large aussi, qui s'est engouffré dans les voiles de nos rêves. On était des goélands. On survolait les flots. On voyait des îles merveilleuses et on les quittait avec joie et bonne humeur, certains d'en rencontrer d'autres, toutes aussi belles et joyeuses. On était des pirates, des navigateurs intrépides, prêts à tout pour explorer les horizons lointains. On hissait le foc à la seule force du poignet, on défiait les éléments dans un combat loyal où les règles sont les mêmes pour tous. La vie était cruelle, mais on l'affrontait avec courage. On s'en sortait toujours vainqueurs, car l'homme est toujours vainqueur quand il se bat, même s'il en meurt.

Nous avons repris la route en silence. Il m'a déposé. Ça avait été une nuit magnifique, pleine d'amitié.

Je me suis dit que j'appellerais ma mère un autre jour.

Chapitre six

Le lendemain, à dix heures, passage chez le Grec. Un des neveux me sert un café et des œufs au bacon. Le vieux vient me tailler une petite bavette, histoire d'entretenir le lien, la concurrence est dure dans le quartier. Je pourrais le rassurer tout de suite, lui dire qu'il est le meilleur, et que j'aime toute sa famille. Mais je ne suis pas d'humeur, ce matin.

Je profite du calme pour téléphoner à Burnett.

— T'as retrouvé ta petite voleuse ?

— C'est elle qui m'a retrouvé.

— Comment ça ?

— Ça faisait deux semaines que je la filais, alors je suppose qu'elle m'avait repéré, d'une façon ou d'une autre. Maintenant, c'est elle qui me suit partout. Elle me colle comme une sangsue. Elle dit qu'elle veut m'épouser. C'est vachement flippant.

— Et le père, il en dit quoi ? Il est d'accord pour le mariage ?

— T'es malade, ou quoi ? C'est hors de question !

Je change de sujet et lui brosse le tableau à propos du boulot.

— C'est pas les William Parkinson qui manquent dans le bottin, me fait-il remarquer.

— Je te propose un salaire, pas le gros prix du loto.

— Et comment je sais que j'ai trouvé le bon ?

— Commence par rayer les employés des postes, les libraires et les livreurs de pizza. Celui que je cherche trafique quelque chose du côté de Chinatown et vient d'embaucher un Thaïlandais, un certain « Anun », pour une surveillance. Quelque chose à voir avec un trafic de pierres précieuses, peut-être.

— Tu dis « Thaïlandais », toi ? demande Burnett.

— Pourquoi pas ?

— Certains disent simplement « Thaï », alors...

— Alors, quoi ? Tu collabores au dictionnaire, maintenant ?

— Notre langue influence notre façon de penser, Niazz. Dans une étude récente, le professeur Lera Boroditsky a réalisé des expériences sur des Arabes israéliens, qui parlent couramment l'arabe et l'hébreu. Elle a démontré qu'ils étaient plus susceptibles de présenter des préjugés envers les Juifs si les questions leur étaient posées en arabe plutôt qu'en hébreu.

— La vache !

— Quoi ?

— Je m'en fous complètement, Burnett. Vraiment... j'aimerais pouvoir te dire à quel point je m'en fous, mais ça dépasse mes capacités d'expression. D'après toi, ça veut dire que je suis con ?

— Je ne sais pas, Niazz, c'est toi le boss.

— Tu prends le job ?

— Je devrais pouvoir m'en sortir. J'ai toujours mes contacts derrière le rideau de bambou.

Je raccroche après lui avoir souhaité bonne chance avec sa gamine.

Moi, je trouve que « Thaïlandais » c'est quand même plus respectueux que « Thaï ». C'est pas que ça soit vraiment important, mais quand même.

— Dis-moi, le Grec, on est mercredi. Ton jeune fils bosse avec toi, aujourd'hui ?

— Léandros ? Oui, il est là.

— Tu crois qu'il pourrait me couper les cheveux ?

— Oui, sûrement. Mais pourquoi tu ne vas pas chez le coiffeur, Niazz ?

— J'aime pas les coiffeurs, je te l'ai déjà dit. J'ai pas confiance.

Je passe dans l'arrière-salle pendant que trois membres de la famille reconfigurent l'espace pour les besoins de l'opération. Léandros a enfilé une blouse propre. Il aiguise à présent ses ciseaux et son rasoir.

— Je fais comme d'habitude ? demande-t-il.

— Évidemment.

Je m'installe sur une chaise basse. Léandros n'est pas très grand.

— Vous avez réfléchi à ce que je vous disais la dernière fois, demande encore le gamin.

— Couper la queue de cheval ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Ça vous dégagerait la nuque. Vous avez une grande nuque, c'est dommage qu'elle se voie pas.

— Tu crois vraiment ?

— Moi, je dis ça pour vous, Monsieur Niazz. C'est vous qui voyez.

Cette queue de cheval, ça fait plus de dix ans que je l'ai. Elle fait trente centimètres. Au lycée, je me suis fait chamberer à cause d'elle et j'ai parfois dû la négocier à coups de poing.

— Vous avez les cheveux drus, Monsieur Niazz. Je pourrais vous faire une brosse longue sur le devant, là, et un dégradé sur les tempes. Je suis sûr que vous auriez de l'allure.

— OK.

— Hein ?

— OK, vas-y. T'as l'air de savoir de quoi tu parles.

— Bon... Vous êtes sûr ?

— Vas-y, mon gars. Dans tous les cas, j'y survivrai.

Léandros s'active d'un seul coup, comme s'il avait peur que je change d'avis. Mes cheveux s'envolent dans tous les sens, un vrai génocide.

— Fais ça proprement, gamin ! T'en mets partout ! La dernière fois, tu n'en as pas fait tomber autant sur mon ventre.

— La dernière fois, vous aviez moins de ventre, répond-il sans se dégonfler.

Son frère, occupé à balayer les cheveux, explose de rire. Je laisse faire.

Il n'y a pas de miroir face à moi. Quand Léandros prend son rasoir pour me faire la barbe, je ne sais toujours pas à quoi ressemble ma tête. Je tente le tout pour le tout :

— Enlève la moustache.

— Quoi ?

— T'as bien entendu. Fais-le !

Il attaque aussitôt la forêt vierge qui occupait ma lèvre supérieure. Je vais me sentir complètement nu en sortant de là. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Le Grec entre dans l'arrière-salle au moment précis où son fils termine, à croire qu'il suivait l'opération de loin. Il se plante face à moi et me dévisage avec une grimace indéchiffrable.

— Est-ce qu'on se connaît ? me demande-t-il. Vous me rappelez quelqu'un, mais je ne sais pas qui.

— C'est bon, lui dis-je. T'es pas obligé de te foutre de moi.

— T'es beau comme un camion. Ça te va bien.

— Y'a intérêt. C'est une idée de ton fils.

Le gamin sourit fièrement. Dans le fond de sa prunelle, je décèle quand même une lueur d'inquiétude.

— Vous voulez un miroir ? demande-t-il.

— Non, laisse-moi mes illusions.

Je lui file un billet de vingt. Il a eu du cran, il l'a mérité, quel que soit le résultat.

Onze heures déjà. En sortant, je flâne d'une rue à l'autre, le temps de trouver un taxi qui me dépose au ThaiMarket afin d'y rencontrer Page. J'attends une bonne heure dans le restaurant tout en dégustant, une seconde fois, les spécialités de la maison. Rien que du culinaire, cette fois. Pas de matraque ni de cave au menu, c'est tant mieux. Et le gros patron se garde bien de venir me saluer. Ce qui est moins bien, c'est l'absence de Page. Soit Anun ne lui a pas communiqué ma proposition, soit il l'a dédaignée.

Il y a bien une troisième possibilité, que je répugne à envisager. Celle que le danger lui soit tombé dessus pour de bon et que mon job soit fini.

En guise de dessert, la jolie serveuse m'apporte des letchis au goût métallique qui sortent tout droit d'une boîte importée. Pas terrible. Depuis le début du repas, elle me fait de gentils sourires, comme s'il ne s'était rien passé la veille. À moins qu'elle ne m'ait pas reconnu. Ça serait quand même un peu fort. Quand je lui demande si elle sait où est mon chapeau, elle ouvre de grands yeux étonnés.

Je me rince la bouche avec un café et sors de là.

Je planque deux heures à l'angle de la rue. Sans résultat. Je me sens vide et inutile. Quelque chose me dit que je perds mon temps. Anun a dû dire au cousin que j'avais repéré sa planque, et il préfère jouer profil bas. Je me sens bientôt incapable de rester là plus longtemps. Peut-être que la clé de ma patience légendaire était planquée dans ma queue de cheval et que je viens bêtement de la perdre en me faisant tondre.

Mes pieds avancent tout seuls et je m'engage dans Stafford Street. Le cinéma Chauvel n'est qu'à quelques centaines de mètres et je sais qu'ils ont programmé une rétrospective de Polanski ce mois-ci. En marchant vite, je peux encore me glisser dans la salle pour la séance de quinze heures trente. Je ne devrais pas, pas en pleine enquête, mais on a chacun ses vices, et les miens ne sont peut-être pas les pires. Il faut que je m'occupe, que j'empêche mes pieds de continuer à bouger, sinon je sais où ils vont m'emmener et je n'ai rien pour justifier ça. Après mes idioties d'hier soir, si je retourne gratter à la porte de Jennifer, elle va porter plainte pour harcèlement.

Je sors du cinéma avec la tête pleine d'aventures de pirates. Je viens juste de rentrer chez moi quand on frappe à la porte.

— Bonsoir, Monsieur, je... Nom de Dieu ! C'est toi, Niazz ? Je ne t'avais pas reconnu !

— Salut, Burnett.

— C'est dingue ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu t'es fait agresser par un coiffeur psychopathe ?

— Entre, je t'en prie.

Pendant qu'on s'installe dans le salon, Burnett continue de me dévisager avec des yeux gros comme des enjoliveurs. Il commence à me fatiguer.

— Tu bois quelque chose ?

— Heu... une vodka-orange, si tu as.

Pendant que je joue le barman, il va se coller dans l'angle d'une fenêtre qui donne sur la rue et soulève le rideau.

— Regarde, elle est là.

— Qui ça ?

— La gamine, là-bas, à côté de la voiture rouge. Elle ne me lâche pas, c'est un cauchemar.

— Viens t'asseoir et oublie ça un moment.

Burnett n'est pas fanatique de musique, mais je me dis qu'il ne détestera pas un petit Egberto Gismonti ou un Ralph Towner. J'opte pour *Sol do méio dia*. On y entend les deux.

— Je crois que j'ai ce qu'il te faut, me dit-il. J'ai eu de la chance. Comme je te le disais, j'ai des contacts à Chinatown. J'ai pu rapidement cerner ton bonhomme.

— On t'a quand même pas donné son adresse et son numéro de téléphone sur simple demande !

— Non, bien sûr. Mais j'ai appris qu'un Blanc venait régulièrement rencontrer un « cousin » dans une des rues perpendiculaires à Dixon Street, au niveau de la cabine publique. Tu m'avais dit que Parkinson venait d'embaucher ton Thaïlandais, mais tu avais tort. Pour ce que j'en sais, les deux gars travaillent ensemble depuis un sacré bout de temps. J'ai pêché d'autres détails à gauche et à droite. J'ai finalement appris que le Blanc conduisait une Oldsmobile récente.

— Alors t'as couru chez le concessionnaire pour avoir les noms et adresses des vingt derniers acheteurs d'Oldsmobile.

— Pas chez le concessionnaire. J'ai un pote qui travaille dans un des bureaux de la police centrale. Avec le nom de Parkinson et la description de la voiture, il a mis la main sur une fiche. Je tablais sur le fait que l'Oldsmobile appartenait à ton gars. J'ai vu juste, heureusement.

— Mais tu n'as plus ta carte de détective...

— L'amitié ne s'arrête pas à ce genre de détail. Mon pote m'a donné une copie de la fiche.

Burnett sort une feuille pliée de sa poche et la pose sur la table du salon.

— Bien joué, Burnett. Bonnes relations, travail vite fait, mon affaire avance d'un grand pas. Ton verre est vide. Attends une seconde.

Pendant que je retourne chercher des munitions dans la cuisine, Burnett se met à me lister les informations qu'il a glanées. Il crie pour que je l'entende et ça couvre complètement la musique.

— C'est pas vraiment un gangster, ton bonhomme. Ou alors, il est assez malin pour ne pas se faire attraper. Il a été arrêté plusieurs fois pour vol et pour recel, quand il était plus jeune. Il a volé une voiture il y a quatre ans, et ça lui a valu six mois de prison. Mais y'a rien de bien méchant. Depuis, il a l'air de s'être rangé : plus de citation dans quoi que ce soit, ni à la criminelle ni aux stupéfiants. On dirait qu'il se paye une nouvelle conduite. Ça n'empêche pas les flics de le suivre de près. Il a un profil intéressant. Et le problème, tu vois, c'est qu'il a l'air d'avoir pas mal de pognon. On peut se demander d'où ça sort. Sa bagnole, c'est quand même pas de la gnognote. Et c'est pas tout : figure-toi que Monsieur est propriétaire d'une villa du côté de Point Seymour. Avec vue sur mer. La grande classe !

Je me rassois face à Burnett, après lui avoir rendu son verre.

— Ha ! fait-il en sursautant.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Excuse-moi, je suis pas encore habitué à ton nouveau look. Ça me fait bizarre à chaque fois que je te regarde.

— D'où sort son argent ? dis-je. Je suppose qu'ils ont regardé ses déclarations fiscales. Qu'est-ce que ça raconte ?

— Rien de répréhensible, a priori. Il a fondé une agence de démarchage et de vente par correspondance. Apparemment, ça roule pour lui. Matériel de bureau et depuis peu, électroménager et informatique. Il arrose le Queensland et le Northern Territory.

— Et sa comptabilité ?

— Pour examiner les livres d'une société privée, il faut l'autorisation d'un juge d'instruction, et pour obtenir cette autorisation, il faut un début d'enquête. Comme il n'y a rien de cet ordre, on n'en sait pas plus pour le moment.

— Quelque chose me tracasse... Pourquoi la police centrale garde-t-elle une fiche sur Parkinson ? C'est un petit calibre comme il y en a des milliers, rien que dans cette ville. Pourquoi aller vérifier ses revenus, pourquoi repérer la plaque minéralogique et la marque de sa dernière voiture ? Il a purgé sa peine, alors pourquoi s'acharner sur lui ?

— À cause de ses fréquentations pendant qu'il était en prison.

Je me lève pour couper la musique. J'avais oublié que Burnett parlait si fort. Sa voix couvre Gismonti et ça me fait mal au cœur. Je préfère arrêter le massacre.

— Vas-y, raconte, dis-je en me rasseyant.

— Les gars que Parkinson a croisés en taule, c'est des vrais méchants. Deux d'entre eux, surtout : Wilson et Quatermaine. C'est du lourd. Ils purgeaient une peine de deux ans pour tentative de racket, mais on les soupçonne d'appartenir à une sorte d'organisation criminelle. Les flics n'ont pas réussi à les serrer pour meurtre, mais ils pensent qu'ils sont impliqués dans plusieurs exécutions. Bon... tu sais ce que c'est : les preuves, c'est jamais facile à obtenir.

— Une « sorte d'organisation criminelle » ? Ça veut dire quoi ?

— J'en sais pas plus.

— Pour en revenir à Parkinson, peut-être qu'il avait juste des passions communes avec tes loustics. Je sais pas... la collection de timbres ou le dressage de puces.

— Possible. En tout cas, ils ont continué à partager ces passions après leur sortie de prison. Wilson lui a rendu visite deux fois l'année suivante. Et pour Quatermaine, ça dure depuis cette époque, presque une fois par mois. Tu m'as demandé pourquoi le service avait gardé un œil sur Parkinson, je te réponds. La police se dit que les trois gars sont peut-être associés et qu'ils blanchissent leurs revenus avec l'agence commerciale de Parkinson.

Je me lève et me poste à la fenêtre. La gamine est toujours là. Elle me voit et me fait signe.

— Ça ne me plaît pas du tout. Pas du tout, dis-je.

— Je comprends, dit Burnett. Cette fois, c'est pas une simple affaire de cocu. Je sais pas ce que ton client vient faire dans l'histoire, mais il a intérêt à faire gaffe.

— Ton pote, celui qui bosse dans la police, il est à quel niveau ?

— Oh, oh, Niazz ! Excuse-moi, mais je garde ça pour moi, si tu veux bien.

— Bien sûr, bien sûr. Je comprends. Avec tout ça, il t'a filé l'adresse actuelle de Parkinson ?

— Ouais, et mieux que ça : j'ai le nom et l'adresse du bar où il passe une grande partie de ses nuits, trois jours sur quatre.

Burnett regarde son verre vide avec ostentation. Je le ressers et extrais une petite liasse de billets de ma poche.

— Tiens, tu les as bien mérités. Tu t'en es sorti comme un champion. Faudra que tu me fasses une facture.

— Je peux pas, Niazz, tu sais bien... J'ai plus de statut. Je reboffe pour toi quand tu voudras, mais faut pas me demander de facture.

Un choc retentit contre la fenêtre. On se regarde tous les deux, intrigués. Un deuxième choc, plus fort, fait résonner la vitre. Je vais voir. La gamine est plantée au milieu de la rue. C'est elle qui nous lance des graviers.

— Elle me harcèle, Niazz. Elle me fout les jetons. Je ne sais plus quoi faire, dit Burnett.

— T'as quelque chose de prévu, demain ?

— Non.

— Alors je veux bien que tu remettes le couvert à propos d'un autre gars.

Je lui donne la photo du cousin et lui note l'adresse d'Anun et celle du ThaiMarket.

— Le gars s'appelle Steve Page. Il a disparu depuis une dizaine de jours, mais je crois savoir qu'il se planque dans le sous-sol du ThaiMarket. Je voudrais que tu te mettes à l'affut

là-bas, un petit moment. Je veux savoir ce qu'il fait de ses journées, qui il rencontre et tout le bazar habituel.

— Je ferai de mon mieux.

— Je n'en doute pas.

Burnett achève son verre sans la moindre pitié et se dirige vers la porte, l'air soucieux. Je contemple ma bouteille de vodka d'un air triste. Elle est presque sèche. Va falloir que j'ajoute ça à mes faux frais.

Juste avant de sortir, Burnett se retourne.

— Hé, Niazz, tu t'es déjà intéressé à l'herméneutique structurale ?

— Non.

Je me dis que cette histoire de harcèlement est en train de lui faire péter les plombs.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>